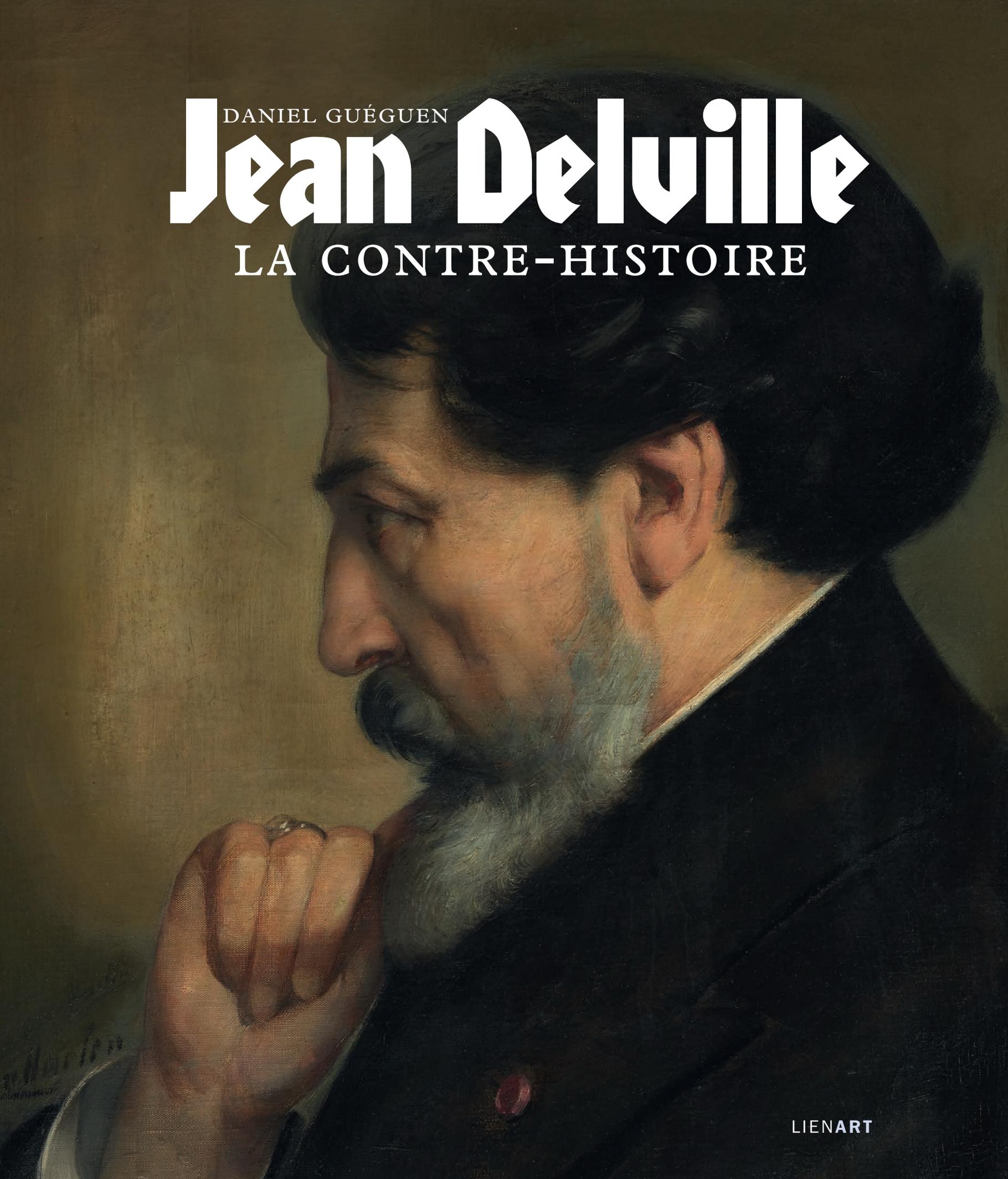


DANIEL GUÉGUEN

Jean Delville

LA CONTRE-HISTOIRE



LIENART



JEAN DELVILLE

La contre-histoire

Daniel Guéguen

39€ – 24 × 28 cm – Cartonné contrecollé

232 pages – 200 illustrations

ISBN : 978-2-35906-177-2

MISE EN VENTE 13 OCTOBRE 2016

LA DOMINATION

Un célèbre inconnu...

Un Janus de beauté et de dureté

Delville, un peintre symboliste
ou un peintre initié ?

Le catalogue raisonné de Jean Delville
par Jean Delville

Papus et Péladan : la guerre des Deux-Roses,
et Jean Delville au milieu

KVMRIS, mi-Salon d'art, mi-cercle occulte

Les Salons Rose+Croix,
Jean Delville bras droit de Péladan

Jean Delville et Jacques Brasilier,
continueurs des Salons Rose+Croix

Jean Delville martiniste,
théosophe et franc-maçon

1888–1907

Les grandes œuvres

De Glasgow à Londres,
Delville au Royaume-Uni

Delville et l'art monumental :
création, frustration, désolation

LA FRACTURE

15 Un franc-maçon ambigu 133

21 L'affaire Krishnamurti 139

29

LA RECONSTRUCTION

39 Et survint Émilie Leclercq 149

49 Mons n'existe pas ! 161

61 L'Académie :
un souci de transmission vital pour Delville 173

67 Quand Delville retrouve Krishnamurti 181

Zanoni, le Rose+Croix, une œuvre
longtemps rêvée mais écrite à Mons 187

1940–1945

91 La période de tous les engagements 199

101 *Le Portrait de Madame Stuart Merrill*,
un vrai-faux Delville ? 213

Vision de paix,
le testament initiatique de Jean Delville 219

Retour avenue des Sept-Bonnières 223

121 Requiescat in pace 227

Jean Roch Collon, peintre symboliste belge (1894-1951), grand admirateur
de Jean Delville dont il peint ce *Portrait révé* (détail). Date inconnue (vers 1930-1935).
Huile sur carton, 37 × 26 cm. Collection particulière.



Delville, un peintre symboliste ou un peintre initié?

L'ANALYSE DES OUVRAGES ET CATALOGUES sur la peinture symboliste conduit à la conclusion qu'il n'en existe aucune définition et donc aucun périmètre raisonné. Contrairement aux autres mouvements picturaux et à toutes les écoles précisément identifiées, qui ont un chef de file, un début et une fin, le symbolisme se révèle «un moment» dont on ne sait trop quand il commence ni quand il s'achève, et comme un gigantesque «fourre-tout» où voisinent pêle-mêle Rops, Ensor, Khnopff et Delville pour la Belgique, Moreau, Fantin-Latour, Redon et Gauguin pour la France, Böcklin et von Stuck pour l'Allemagne, Munch, Klimt, Toorop, Hodler... Mais qu'ont-ils en commun?

Pour tenter de les réunir sous une bannière commune, des expressions dérivées ont fleuri: «symbolistes et décadents», expression aussi belle que contradictoire; «peintres idéalistes»; «peintres de l'âme»; «peintres de la figure et de l'idée»; «Spiritual Art»; «peintres de l'imaginaire»... L'expression «art fantastique» est souvent utilisée, mais rien ne convient. Ces expressions en apparence fédératrices ne sont que vaines tentatives.

Pour tenter d'aborder la période symboliste sous un angle nouveau, sans doute convient-il de mettre en parallèle cette époque et la nôtre. Elles ne peuvent être plus différentes, d'où la difficulté de percevoir un mouvement artistique et littéraire né il y a presque un siècle et demi dans un environnement social, politique et spirituel à l'opposé du nôtre et dont le souvenir tend à s'estomper au profit de quelques clichés réducteurs.

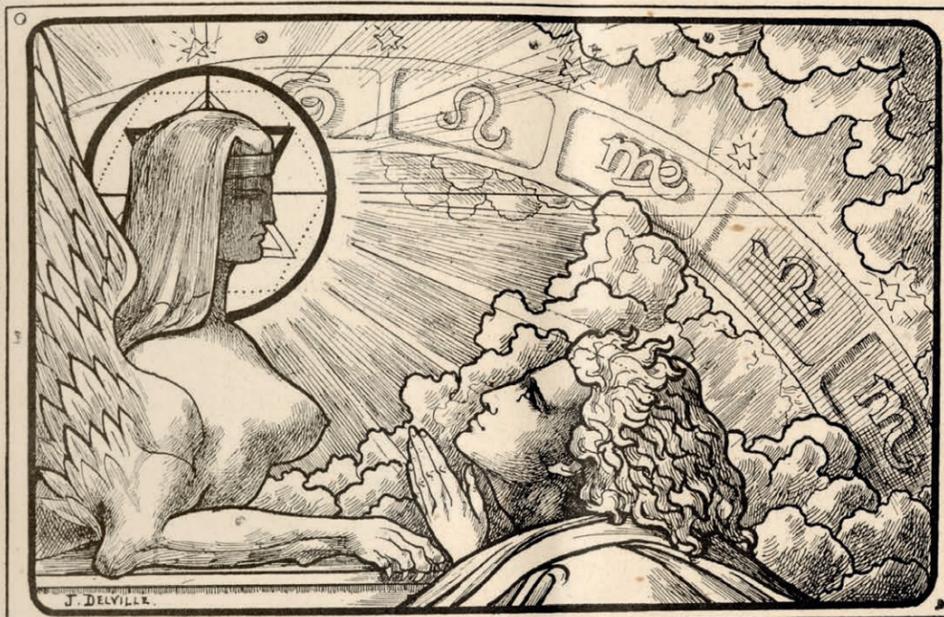
La période fin-de-siècle est à la fois bouillonnante, audacieuse et clivante. En quoi elle s'oppose frontalement à notre XXI^e siècle où domine une sorte de pensée unique évacuant les aspérités. Entre 1871 –le désastre de la Commune, suivi d'une reconstruction accélérée de la France– et 1914, où l'Europe entière se découvre en guerre sans l'avoir ni voulu, ni imaginé possible, ce ne sont que révolutions industrielles et techniques et incessants combats d'idées. Combat politique entre socialisme et libéralisme; combat spirituel entre une Église catholique toujours dominante et des mouvements ésotériques dont l'influence gagne les couches supérieures et moyennes de la société.

Le mouvement symboliste, dans ses dimensions littéraire, poétique et esthétique, peut bien sûr s'analyser comme une rupture avec le classicisme (le vers libre contre le Parnasse) ou avec le naturalisme (l'évocation contre le réalisme), mais c'est d'abord en référence à ses sources spirituelles qu'il doit être abordé. [...]



V. C. Munet, *L'Idéal mystique*, dessin paru dans la revue *La Paix universelle* en novembre 1892. 33 × 24 cm. Collection James Tignola.

L'Écho de l'au-delà & d'ici-bas



Directeur :

A. VARNEY

Secrét. de Rédaction :

P. GÉBURAH

et

P. OURDECK

Numéro 2

Seul Organe d'Union Spiritualiste bi-mensuel Illustré

15 Octobre
1899

LE NUMÉRO : 0 fr. 35

DOIT-ON INCINÉRER ?

Au point de vue de l'hygiène et de la salubrité publiques, tout le monde sans exception est d'accord sur l'incinération des morts : **on doit incinérer !**

Nous ne nous occuperons donc pas de la question à ce point de vue, mais seulement au point de vue occultiste et théosophique, en ayant soin toutefois de diviser la question, car il faut l'étudier pour le *Profane* et pour l'*Initié* !

Un profane qu'on incinère et qui ne connaît pas le moyen de séparer le double éthérique de son cadavre souffre horriblement l'espace de 35 à 40 minutes, c'est-à-dire tant que dure l'incinération. C'est là un

inconvenient, mais enfin, il ne souffre pas 8 à 10 jours, comme si on avait inhumé son cadavre et qu'il lui ait fallu attendre une décomposition suffisante pour que le double éthérique put enfin quitter de lui-même et forcément le corps.

L'incinération présente donc pour le profane un avantage ; le seul inconvenient pour celui-ci, c'est que privé de sa coque, de son cadavre, il ne peut communiquer par ignorance avec ses parents ou ses amis Spirités qui pourraient l'évoquer.

Quant à l'*initié*, il n'éprouve aucune souffrance pendant l'incinération parce qu'il connaît le moyen



Un franc-maçon ambigu

POUR AUTANT QUE L'ON PUISSE S'EXPRIMER AINSI, Jean Delville présente une magnifique carrière maçonnique. Il a l'honneur d'être « premier maillet » de deux loges prestigieuses – la loge Roi Albert à Londres, les Amis Philanthropes à Bruxelles – et cumule grades et fonctions aux différents niveaux symboliques de l'ordre.

Dans les « loges bleues », où se réunissent apprentis, compagnons et maîtres, Delville passe comme chaque Frère initié du premier de ces grades au troisième, puis tourne aux différents plateaux d'officiers (premier surveillant, deuxième surveillant, orateur, etc.) avant d'accéder au Vénéralat. Durant toute sa vie maçonnique, chaque franc-maçon demeure membre de sa loge bleue, mais certains Frères accèdent aux « ateliers supérieurs », dits maçonnerie rouge, dont le 18^e grade correspond aux chevaliers Rose+Croix. Delville, bien sûr, en fait partie et occupe là aussi des fonctions éminentes.

Poursuivant l'ascension du 19^e au 30^e grade, Delville intègre la maçonnerie noire, devenant Chevalier Kadosh, puis la maçonnerie blanche, celle des grades administratifs composés des Frères régissant l'ordre au sein du Suprême Conseil du Grand Orient de Belgique. Jean Delville est nommé 33^e en 1922.

L'analyse approfondie du parcours maçonnique de Delville laisse un sentiment de gêne. Sa présence même en loge relève d'une forme de tromperie car il y siège pour réorienter l'ordre vers davantage de spiritualité et d'occultisme. Jean Delville est un martiniste-théosophe ou un théosophe-martiniste ; il est maçon par opportunisme, pas par conviction. Mais le sentiment de malaise est plus profond car Delville fait clairement de l'entrisme, faisant la promotion d'Annie Besant, chef de la Société Théosophique, auprès de son illustre Frère Henri La Fontaine. Certes, Annie Besant est une sœur maçonnes de haut grade, mais Delville la promeut en sa qualité de théosophe. « Il est nécessaire, écrit Delville à La Fontaine, que vous connaissiez cette femme doublement et triplement extraordinaire, vous qui êtes un théosophe qui s'ignore... »

Delville va beaucoup jouer de ses titres et de ses grades, même si l'appartenance aux ateliers supérieurs doit rester ignorée des Frères des loges bleues. Dans de multiples lettres, il fait suivre sa signature de la mention « 33^e ». Il le fait quand ça l'arrange, pour impressionner, pour convaincre ou tenter de se disculper dans les multiples incidents dont il sera la cause ou la conséquence. Et ils ne manqueront pas. [...]



L'affaire Krishnamurti

LA MULTIPLICITÉ DES FONCTIONS MAÇONNIQUES de Delville, la diversité de ses combats et les contraintes de ses cours à l'Académie des beaux-arts conduisent à se poser la question : quand trouvait-il le temps de peindre ?

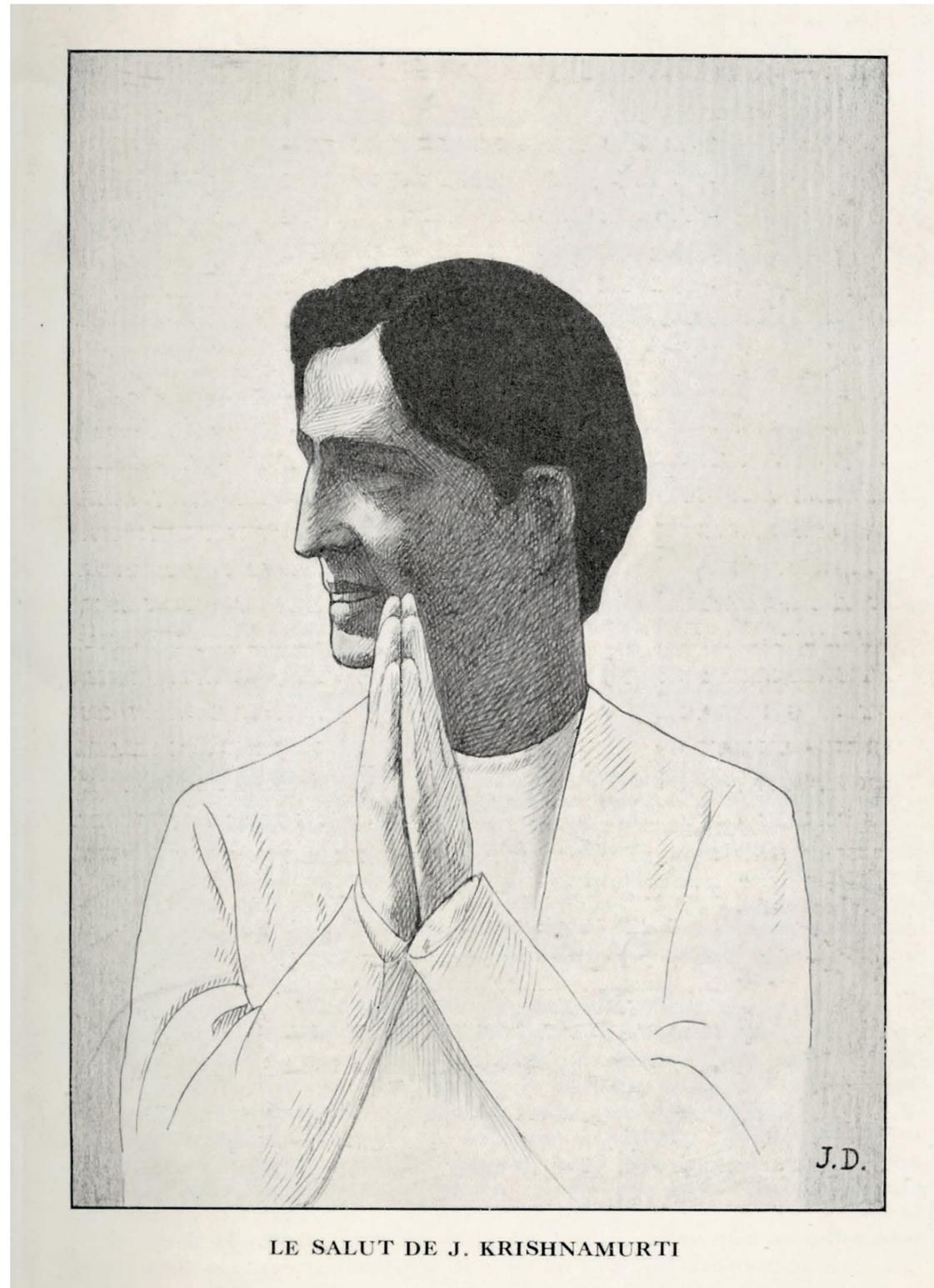
L'examen du catalogue raisonné rédigé par Jean Delville lui-même fait état d'un creux entre 1919 et 1929. Autant l'œuvre est importante et brillante jusqu'à son retour de Londres, autant la décennie des années 1920 est globalement vide de créations majeures, à l'exception de la toile *Les Forces* qui, « symbolisant les forces destructrices de la guerre et les forces pacifiques », se raccroche à la série des œuvres liées au premier conflit mondial. Mais pour le reste, rien ! Cette première décennie de l'entre-deux-guerres révèle un Delville fâché avec la terre entière, critiqué de toutes parts pour ses excès de langage et de comportement. Exigeant, il est devenu sérieux, mieux, austère. Le portrait de Delville par Van Halen traduit à la perfection un personnage tout de rigidité, d'introspection, d'intolérance et même de noirceur.

En réalité, l'activité maçonnique de Jean Delville n'est que la partie émergée d'un iceberg dont le reste serait tout entier consacré à un autre versant de sa vie initiatique, la théosophie, ou plus précisément à une obsession de tous les instants : convaincre l'opinion, la terre entière de la venue prochaine d'un Instructeur du monde, un Grand Instructeur, un nouveau Christ, un sauveur. Son nom ? Krishnamurti. Delville va se consumer tout entier dans Krishnamurti.

Krishnamurti : le nouveau Christ

Depuis longtemps, la Société Théosophique annonce la venue d'un Grand Instructeur. Les plus actifs propagandistes de cette idée sont Leadbeater et Annie Besant, grands dignitaires théosophiques et maçonniques. Ce sont eux qui découvrent à Aydar, le quartier général de la ST, un jeune brahmane qu'ils vont adopter, éduquer et former. En 1911, Krishnamurti qui vient d'avoir seize ans est déclaré « indiscutablement le Grand Instructeur attendu ».

De là naîtront des liens puissants entre Jean Delville et Annie Besant. Elle créera l'ordre de l'Étoile d'Orient, qui connaîtra un grand développement et dont Delville sera l'un des principaux animateurs. Les moyens mis en œuvre sont eux aussi considérables. D'abord pour former Krishnamurti, qui dans l'immédiat après-guerre suit des cours à la Sorbonne et perfectionne son français. [...]



LE SALUT DE J. KRISHNAMURTI



Et survint Émilie Leclercq



AU MOMENT OÙ JEAN DELVILLE tombe de son piédestal, il rencontre Émilie Leclercq. Il n'y a pas de hasard.

Émilie Leclercq est née le 24 février 1904. Elle s'inscrit en 1928 à l'Académie des beaux-arts, où elle est l'élève de Jean Delville; elle quitte l'Académie au bout de deux ans, mi-1930. On ne sait pas précisément quand leur relation a débuté. Probablement à la mi-1929. Quand les choses commencent à devenir sérieuses, elle quitte l'Académie pour éviter le scandale.

Je suis entré par effraction dans la vie de Jean Delville en découvrant sa relation avec Émilie Leclercq. Le peintre m'était connu dans sa «vie officielle», celle que décrit son fils Olivier. Un jour, au carrefour des années 2000, me furent proposés quelques souvenirs d'Émilie Leclercq, devenue peintre sous le nom de Milie Clercq, d'anciennes photos de ses tableaux, des programmes de Salons locaux où elle exposa, mais surtout sa correspondance avec Jean Delville au temps de leurs amours naissantes, et un lot de photos quand ils s'établirent à Mons. Cette correspondance comprend cinquante-six lettres écrites entre 1931 et 1933. Par déduction, on apprend que leur amour a débuté en janvier ou février 1930. Émilie va entrer dans sa vingt-septième année, c'est donc une femme. Mais la différence d'âge est considérable: né en 1867, Jean Delville a soixante-trois ans à la même époque, trente-sept ans de plus qu'elle.

Leur relation fusionnelle est rapidement connue de la famille. De madame Delville d'abord, puis de ses enfants. Ils sont encore six. En 1930, le plus âgé, Raphaël, a trente-six ans, la plus jeune, Annie, vingt-et-un. Olivier a vingt-six ans. Dès que Delville et Émilie se sentent suffisamment forts pour décider de vivre ensemble, leur relation se heurte à la famille qui se renseigne, s'inquiète, menace...

La surprise de la famille a été totale. Pourtant, en 1893, Delville avait écrit à son ami Victor Rousseau: «Jamais l'artiste ne doit se soumettre aux banales exigences de la conjugalité et, sois-en sûr, le jour où je m'apercevrai que le fardeau matrimonial pèse sur mon intellectuel, je le jetterai bas, impitoyablement.» Mais son épouse Marie ignore tout de cette lettre. Malgré leurs caractères éruptifs et de nombreuses disputes, il y a entre eux trop de combats communs, de convictions théosophiques partagées, d'enfants, de liens et de fidélité sans nuage pour que madame Delville, épouse exemplaire, puisse imaginer une séparation ou une trahison. Pour elle, le choc est immense. [...]



Portrait de Madame Stuart Merrill (*Mysteriosa* ?), 1892 (?).
Crayon, pastel et crayons de couleurs sur papier, 40 × 32 cm.
Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique.



Le Portrait de Madame Stuart Merrill, un vrai-faux Delville ?

AVEC *L'ÉCOLE DE PLATON* ET *L'AMOUR DES ÂMES*, le *Portrait de Madame Stuart Merrill* est l'une des trois œuvres les plus célèbres de Jean Delville. Il s'agit d'un dessin au crayon, pastel et crayons de couleur sur papier, d'un format de 40 × 32,1 centimètres. Sous la signature, Jean Delville précise la date de sa création : 1892.

Restée entre les mains d'Olivier Delville à la mort de son père, l'œuvre a été cédée par lui en 1968 à la London Piccadilly Gallery, qui présente à cette époque une sélection d'œuvres sur les Salons Rose+Croix. Le dessin fait ensuite l'objet de transactions retentissantes, d'abord chez Sotheby's New York en 1989, où il atteint 18 millions de francs belges, soit largement plus de 500 000 euros en valeur actualisée, puis chez Christie's à Londres, en 1998, où il est acheté près de 12 millions de francs belges par les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique avec l'aide de Tractebel et les bénéfices d'une exposition consacrée à Paul Delvaux. Le *Portrait de Madame Stuart Merrill* constitue un record absolu pour les ventes d'œuvres de Delville passées sur le marché de l'art international.

Dans le dossier relatif à l'achat de l'œuvre par les Musées royaux des Beaux-Arts, on note qu'elle aurait été exposée en 1893, sous le titre *Mysteriosa*, au deuxième Salon de la Rose+Croix et en 1894 au Salon Pour l'Art, mais il n'en existe aucune photographie d'époque. Ce n'est qu'en 1968, donc soixante-quinze ans plus tard, que l'œuvre sera à nouveau exposée à Londres, à la Piccadilly Gallery.

**Petit problème : le *Portrait de Madame Stuart Merrill*
ne daterait pas de 1892, mais de 1944 !**

Dans son mémoire de master, Flaurette Gautier avait déjà exprimé un doute sur la datation de cette œuvre : « Quant à l'identification du personnage représenté, elle est facilitée par le sous-titre de l'œuvre. Sébastien Clerbois y voit un portrait de l'épouse du poète symboliste américain Stuart Merrill, Claire Rion, également sœur du poète belge Lucien Rion. Cette hypothèse, confortée par le titre de l'œuvre, serait tout à fait vraisemblable si ladite Claire Rion n'avait épousé Stuart Merrill en 1908 à l'âge de dix-huit ans. En 1892, à l'époque où Delville réalisa ce portrait, elle ne pouvait donc avoir tout au plus que deux ou trois ans. Le sous-titre est en réalité un ajout tardif, comme en témoigne le catalogue de *Pour l'Art* qui ne comporte que la mention *Mysteriosa*. [...]

Le peintre Jean Delville est mort

Le peintre Jean Delville s'est éteint la nuit dernière, entouré des siens, et à la date même où il entrait dans sa quatre-vingt-septième année.

La mort de Jean Delville sera douloureusement ressentie dans le monde des arts. Le grand artiste était né à Louvain le 19 janvier 1867. Il avait fait ses études à l'Athénée de Bruxelles et à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Toute sa carrière peut-être résumée par quelques-uns de ses titres : Grand Prix de Rome, membre de l'Académie royale de Belgique des Sciences, des Lettres et des Arts, professeur honoraire de la « School of Art » de Glasgow et de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, membre effectif de la commission royale des Monuments et des Sites et grand officier de l'Ordre de Léopold II.

Jean Delville n'est plus. Plusieurs générations d'artistes l'ont connu et ont apprécié la haute qualité de son enseignement à l'Académie de Bruxelles où il professa l'art de peindre durant plus de trente-cinq ans. Il a enseigné à des créateurs aussi

En ce chaud après-midi de juillet, Jean Delville nous conduisit à son atelier, en se frayant un chemin à travers les hautes herbes.

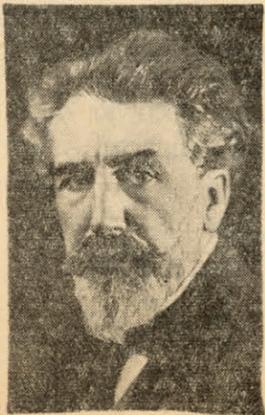
Il nous y avait dit : — Je reviens ici souvent, comme si c'était un retour au passé et j'y fais des projets. Dites bien aux jeunes que l'art ne tolère pas les compromis. Nous avons tous notre temps. Mais il faut durer par l'intelligence que l'on met à bien accomplir sa mission...

Jean Delville nous montra plusieurs fois sa main dure et inerte : il en pleurait.

Assurément, sa mémoire était brillante. Il gardait la nostalgie de 1900, de cette époque où il connut à Paris Villiers de l'Isle Adam et Josephin Péladan qui lui avait communiqué sa passion des sciences occultes que l'artiste traduisit plus tard dans des œuvres au sensualisme ésotérique. La philosophie n'avait point cessé de tourmenter l'auteur de *l'École de Platon* et de *La Roue du Monde*. Il avait écrit un volume de poèmes *Les Splendeurs méconnues* et un important ouvrage de critique esthétique *La Mission de l'Art*.

Il avait consigné, en des textes clairs et précis, sa fine érudition et l'élan d'une pensée humaniste. Jean Delville avait notamment publié un fort volume sur le thème : *Le Christ reviendra* et une plaquette consacrée à *Krishnamurti, révélateur des temps nouveaux*. Il avait mis en exergue de l'une de ses œuvres cette phrase de Jésus : « Et vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres... » Ce fut la préoccupation de toute son existence. C'est pour cela qu'il ne redoutait pas les ténèbres. Il nous l'a dit dans son jardin solitaire. Et c'est cette confiance qui l'avait conservé dans une superbe jeunesse. C'est pourquoi la nuit qu'il n'appréhendait pas, lui sera douce.

P. C.



JEAN DELVILLE

divers dans leur façon de sentir que Léon Devos, Anto Carte et Constant Permeke. Mais chacun a conservé sa personnalité en sortant de l'atelier du maître, comme jadis Rouault et Matisse, formés dans la classe de Gustave Moreau, à Paris.

Au mois de juillet 1951, nous étions allés surprendre Jean Delville dans sa maison de l'avenue des Sept-Bonniers. Nous avions conversé une couple d'heures dans son pittoresque jardin sauvage au fond duquel s'ouvrait l'atelier qu'il appelait son « He de Robinson ». Il y allait encore travailler malgré sa main droite percluse, comme le fut celle de Renoir. Il se plaignait de ne plus pouvoir réaliser le fruit de ses longues rêveries. Il nous répétait : « Il ne faut pas séparer l'idée de la forme ». Il nous avait parlé de son enfance et de la chaude amitié qui le liait à Victor Rousseau qu'il connut au temps où l'adolescent, les mains parfois ensanglantées, taillait sous l'œil de son père, les pierres du palais de Justice.

C'est en 1894 que Jean Delville obtint son grand Prix de Rome pour son *Christ glorifié par les enfants*. Il se souvenait d'avoir, à cette occasion, été promené triomphalement dans un landau à travers les rues de la ville. C'est en 1900 que l'artiste fut appelé à Glasgow où il enseigna à l'Académie de la ville à une jeunesse écossaise particulièrement fervente.



Requiescat in pace

JEAN DELVILLE VA PASSER TROIS ANS ET DEMI avenue des Sept-Bonniers ; c'est là qu'il décède le 10 janvier 1953, le jour de son quatre-vingt-sixième anniversaire. Jusqu'au bout, il aura manifesté une importante activité et fait preuve d'une parfaite lucidité. Dans la paix retrouvée de son esprit et de son âme, il va boucler la boucle de sa vie. Il poursuit sans faiblir son activité épistolaire avec ses amis et travaille toujours à la postérité de ses œuvres. Il se bat pour le placement de *L'Homme-Dieu* et de *La Roue du monde*, deux grandes toiles dont il a fait don mais qui restent sans affectation définitive. Un peu comme si elles gênaient.

Delville a sans doute souffert d'un manque de reconnaissance. Après beaucoup d'efforts il a certes obtenu des résultats, quelques grandes œuvres étant reconnues comme telles, mais il a subi aussi beaucoup de frustrations : une carrière connue par fragments, insoupçonnée dans sa globalité, des projets avortés, des œuvres détruites, des combats et sans doute de grands moments de solitude intellectuelle. Pourtant, convaincu que sa vie et son œuvre sont jumeaux, Delville transite vers l'au-delà avec une impressionnante sérénité. Le 24 juillet 1951, il donne pour le journal *Le Soir* une longue interview au critique d'art bien connu Paul Caso, qui titre l'entretien « Visite au peintre Jean Delville, une retraite heureuse à 84 ans ». Toute la vie de Delville, ses engagements et sa raison d'être, me semblent résumés dans ce texte : « Cher Jean Delville ! Quelle émotion de vous entendre dans le petit jardin sauvage, assis autour de la table blanche, parmi les herbes folles où jouaient les cinq chats de la maison. Votre visage creusé par tant de passion s'était soudainement animé comme pour de nouveaux sourires. Nous avons ainsi bavardé longtemps dans le jardin séparé du monde des hommes d'aujourd'hui pour lesquels vous souhaitiez tout le bonheur possible. À quatre-vingt-quatre ans, on n'est plus un vieillard, mais un sage. Tel nous est apparu Jean Delville qui nous a conté l'histoire de sa vie. Un seul but : la pureté au service d'un art strictement humain. Un seul amour : le grand art, non seulement dans l'ampleur de la surface peinte, mais dans l'idée qu'elle consacre. »

Puis Delville, rapporte Paul Caso, évoque Péladan, « curieuse et captivante figure qui se tourna vers les sciences occultes avec une frénésie quelquefois excessive si l'on songe qu'il n'hésita pas à prendre le titre de Sâr, se proclamant mage et protecteur des fées », et proclame son infinie tendresse pour le grand poète Villiers de l'Isle-Adam, « l'un des esprits les plus fins de son temps ». « J'ai habité sa chambre. J'ai dormi sur son piano. Ah ! La vie à Paris n'était pas un conte bleu ! » ajoute Delville. [...]

Chronique nécrologique de Jean Delville parue dans *Le Soir*. Paul Caso, qui garde un souvenir ému de la longue interview de Delville qu'il avait faite deux ans auparavant, évoque sa mémoire avec beaucoup d'émotion et de tendresse.



PEINTRE SYMBOLISTE
parmi les plus renommés,
animateur des Salons de la Rose+Croix,
guerrier de l'Art idéaliste, martiniste,
franc-maçon, théosophe, auteur,
critique d'art, polémiste, professeur...

L'œuvre de Jean Delville
n'est connue que superficiellement
et sa vie incomplètement.
Il est urgent de (re)découvrir l'un
des plus grands artistes de son temps.